

## NATIONALISME ET RELIGION

---

L'homme a toujours eu un étrange penchant à se préoccuper de ses origines. S'il a du sang bleu dans les veines, il ne manque pas de s'en vanter ; et s'il n'en a pas, il pardonne difficilement à ceux qui en ont de s'en prévaloir. Et, pour paradoxal que cela puisse paraître, les deux attitudes sont aisément justifiables. Il n'y a pas de mal à se glorifier d'être de haute extraction, puisqu'on a chance d'être mieux partagé sous le rapport des dons physiques, intellectuels et moraux. Il n'est pas davantage répréhensible de faire état de la modestie de ses origines, car, après tout, ce que l'on peut se mettre dans le cœur et la tête vaut bien ce que d'autres charroient dans leurs veines.

Ça été un des bienfaits de la démocratie que de faire disparaître du sein de nos sociétés un mode de classement si faillible et d'importance si réduite. Mais comme les inclinations fondées sur les instincts profonds de l'être ont toujours leur revanche, les glorioles de famille se sont transformées en orgueils de nation et de race. On en est venu à poser en principe que la supériorité des nations doit s'établir d'après le degré de noblesse du sang dont elles sont issues. Cela porterait à croire que la perfection pour l'humanité ne consiste pas à posséder les valeurs spirituelles qu'elle a mission de conquérir, mais à revenir, par des procédés de sélection, à la pureté matérielle de ses origines.

C'est un peu de semblables idées qu'est né le racisme germanique : tout ce qui n'est pas de descendance aryenne est inférieur et méprisable. C'est aussi en obéissant trop volontiers à de tels sentiments qu'on a fini par dénaturer le concept de nationalisme et le rendre suspect.

Cependant, si l'on excepte ceux qui croient de bonne politique de capter la faveur du public en se présentant à lui sous les dehors de preux défenseurs de la race, il faut reconnaître que le mot a conservé chez nous son sens *sacré*. Il signifie alors un attachement à sa propre personnalité,

et le souci constant, opiniâtre, d'agir crânement selon les possibilités qu'elle renferme. Dieu et la nature se sont donné la main pour nous composer une physionomie, pour nous pourvoir d'aptitudes précises, de facultés réellement individuées, que nous devons mettre à contribution pour le progrès de l'humanité et la gloire de notre Auteur. Le flegme anglais, la morgue irlandaise, nous sont étrangers ; si nous ne mettons pas à profit les ressources qui nous ont été dévolues en propre, nous serons réduits à une action molle et à une influence médiocre. Tels nous sommes, tels nous devons agir. Et si notre action propre se tient dans les limites du raisonnable, elle ne heurtera aucune prétention légitime et concourra nécessairement au bien de l'humanité. De la diversité dans l'unité naîtront la richesse et la grandeur. *Quod deest uni ad repræsentandam divinam bonitatem, suppletur ex alia.* (I, q. 47, a. 1.) Les déficiences de l'un sont corrigées par les dons de l'autre. Et de là l'on voit que la diversité ethnique est justifiée par le fait qu'il n'y a pas une race qui puisse honnêtement revendiquer l'honneur d'intégrer l'idéal humain.

\*

\* \*

Et nous voilà à notre point. Est-ce que le nationalisme, pris dans le sens d'un patriotisme décent, est de quelque manière apparenté à la religion ? Est-il une forme de culte, de piété, de dévotion ?

Un auteur récent, dans les excellentes pages qu'il publie sur notre nationalité, semble pencher vers la négative. « Plusieurs auteurs, écrit-il, considèrent la *religion*, pour autant qu'elle entre dans la tradition nationale, comme un des plus fermes fondements de la patrie. » Contre cet avancé, il<sup>me</sup> construit deux arguments dont voici le second : « La religion poursuit une fin propre, bien différente de celle du patriotisme. Celui-ci, c'est l'amour des biens temporels ; celle-là, c'est l'amour des biens éternels. La religion, c'est le culte envers Dieu ; le patriotisme, c'est le culte envers une portion d'humanité organisée. On a donc grandement tort, à notre humble avis, de chercher à confondre religion et patriotisme, à prétendre qu'en accomplissant bien ses devoirs envers la religion, on satisfait aux exigences du

patriotisme. Religion et patrie imposent des obligations différentes, dont la fin propre ne souffre pas de confusion.»

Nous sommes de l'avis de l'auteur : il n'est rien qui empêche mieux la confusion que de distinguer, mais encore faut-il se rappeler que distinguer n'est pas fractionner, *séparer*. On « distingue pour unir ». Des vertus inséparables peuvent se distinguer ; et des vertus dont l'une est *fondement* indispensable de l'autre doivent se distinguer. C'est un procédé courant en philosophie que d'opposer la *chose* et son *fondement*. On suit cette méthode quand on traite, par mode d'introduction, des *fondements métaphysiques* de la Logique, de la Psychologie, de la Morale et de la Sociologie.

Appliquant ces données au point en litige, nous sommes d'accord avec notre auteur pour distinguer la religion du patriotisme, étant donné qu'ils portent sur des objets différents. La religion dirige nos actes de culte intérieur et extérieur vers Dieu, *principe premier* de notre être, et s'efforce de les faire s'égaliser à son excellence infinie. Le patriotisme, lui, nous incline, à l'instar de la piété filiale, à rendre l'hommage de nos sentiments et de nos actions à ce complexe, pour une part indéfinissable, de *principes seconds* de notre être qu'on appelle la Patrie. Et donc religion et patriotisme étant des réalités distinctes, ne doivent pas être confondus.

Quant à savoir si le patriotisme a son fondement dans la religion, on ne peut en douter sitôt qu'on se représente qu'il ne saurait y avoir de principes seconds de notre personnalité sans le Principe premier, les principes seconds tenant du Premier leur valeur et leur fécondité de principe. Et ils ne sont à nos yeux dignes de respect et de culte que dans la mesure où ils empruntent leur valeur intrinsèque à la source d'où ils découlent. Des forces matérielles, considérées en elles-mêmes, constituent un objet inférieur à la raison, et par conséquent impuissant à lui imposer soumission et piété. Elles ne deviennent dignes de vénération que dans la proportion où elles sont reliées au Principe premier, auquel elles servent d'instrument. Et puisque *l'ordre de nos sentiments est commandé par l'ordre des réalités auxquelles ceux-ci s'adressent*, il s'ensuit que le patriotisme est en dépendance étroite de la religion. L'ordre des objets est déterminant par rapport à l'ordre des vertus qu'ils finalisent.

C'est ainsi d'ailleurs que saint Thomas, toujours parfait logicien, explique les relations entre religion et patriotisme. Voici ce qu'il enseigne dans son traité de la Religion : « L'homme est constitué débiteur envers les autres selon leur excellence diverse et selon les divers bienfaits qu'il en a reçus. Or, à ce double titre, Dieu occupe le rang suprême, lui qui est tout ce qu'il y a de plus excellent et qui est pour nous le premier principe de l'être et du gouvernement. Mais, en second lieu, notre être et la conduite de notre vie ont pour principe nos parents et notre patrie, auxquels nous sommes redevables de notre vie et de notre subsistance. Il suit de là, qu'après Dieu, c'est envers ses parents et sa patrie que l'homme est le plus en dette. Aussi, de même qu'il appartient à la religion de rendre à Dieu le culte qui lui est dû, ainsi il appartient à la piété, comme en sous-œuvre, de rendre aux parents et à la patrie le culte qui leur est dû. Le culte des parents comprend tous ceux qui nous sont unis par le lien du sang (la consanguinité provenant précisément de ce qu'on est issu des mêmes parents...). De la même manière le culte de la patrie s'étend aux concitoyens et à tous les amis de la patrie... » (II-II, q. 101, a. 1.)

On voit à quelles profondeurs saint Thomas cherche les appuis du patriotisme ; on voit aussi quel rapport indissoluble il établit entre le patriotisme et la vertu de religion. Des causes de deux ordres, ayant chacune leur mode et leur influence propres, s'associent pour nous donner vie et croissance. Notre raison, se réglant sur cet ordre objectif, nous fait donc un devoir de ne pas séparer dans notre tribut d'honneur ce qui est si étroitement uni.

Si nous en avions l'espace, nous ferions voir que cette doctrine est corroborée par l'histoire. Les travaux récents sur l'origine des religions nous ont appris qu'au début patriotisme et religion se confondaient. Dans le culte qu'on rendait aux puissances obscures présidant à la destinée de l'homme, on comprenait Dieu et nature, gouvernement divin et gouvernement humain. On les chantait dans le même livre, la même poésie, le même vers. La *Bible* offre un bel exemple de ce genre de conception synthétique. L'analyse et la distinction des aspects étant l'effet de la réflexion, on comprend que l'homme spontané n'ait pas songé à répartir selon nos vues les branches de son savoir.

Ce n'est qu'après plusieurs âges de réflexion et de culture que l'esprit humain en est venu à se créer des casiers dans lesquels il pouvait loger ses types de représentations. Et, chose étrange, le sentiment religieux a joué en tout cela le rôle de fondement. Il est si naturellement impliqué dans le cœur de l'homme que c'est sur lui que se sont greffées presque toutes ses aspirations humaines, et que c'est en partant du fond d'idées qu'il a fait germer qu'on est parvenu à la découverte de l'objet de la plupart des disciplines considérées aujourd'hui comme autonomes.

Du point de vue ethnique et sociologique, on constate que, chez une foule de peuples, les premières agglomérations ont pris consistance, se sont formées en masses liées, dans l'obscurité des antres de pierre, autour d'un autel improvisé. Le besoin d'adorer ensemble, d'entrer en communication avec les forces mystérieuses qui remuent le cosmos, a créé celui de penser ensemble ; et le besoin de penser ensemble a fait éclore celui de réciter et de chanter ensemble, c'est-à-dire de pourvoir d'une forme sensible la croyance commune. Ainsi donc, le désir de se réunir pour les pratiques rituelles, désir avivé par cette sorte de hantise qu'éprouvaient les peuplades indo-germaniques pour la magie et le sortilège, provoqua la vie en commun avec ses avantages et ses abus. Pour la régler, la sagesse populaire dut donner jour à un ensemble de sentences ou de maximes qui sont comme le sédiment primitif sur lequel repose encore la structure de nos sciences morales et politiques.

Lorsqu'elle émigrat, chaque peuplade était avant tout préoccupée de choisir un lieu favorable à la célébration de ses mystères, et ce choix accompli, celui du lieu de son existence était arrêté du même coup : la patrie allait se confiner dans le coin de terre élu. Et alors l'on comprend que l'histoire des dieux, celle du pays et la sienne propre n'en faisaient pas trois mais une seule. Les dieux étaient étroitement mêlés à la vie de l'homme et à l'évolution des saisons. Le Grec célébrait dans une même épopée ses dieux, ses héros et sa divine Hellade. Le royaume d'Hadès était fait à l'image de l'Hellade, et n'avait d'autre raison d'être que de prolonger les bienfaits de celle-ci dans l'autre vie. Bien plus, celui qui s'exilait de son pays était considéré comme un misérable sans foyer et sans dieu.

Nous pourrions relever même mentalité et mêmes situations chez les Romains. Il nous serait facile aussi de rappeler que l'histoire de la Gaule s'est presque toujours identifiée avec celle du druidisme. Ce n'est qu'après plusieurs siècles qu'eut lieu la séparation du politique et du sacerdotal, qui amena sa perte. Mais inutile d'insister. La doctrine ne violente pas les faits de l'histoire, l'une et l'autre reposant en dernier ressort sur la nature des choses.

Mais, nous dira-t-on, il y a aussi l'expérience quotidienne avec laquelle il faut compter ; et il n'est pas rare de rencontrer de fervents patriotes dont les convictions religieuses sont à peu près nulles.

Sans nier ces faits, nous faisons remarquer que l'expérience nous enseigne généralement autre chose. Les enquêtes menées dans les grands centres nous ont découvert que le socialisme, le communisme et l'internationalisme, sous toutes leurs formes, ont généralement trouvé leurs meilleures recrues chez les athées et parmi les classes où les croyances religieuses étaient lamentablement affaiblies. Et s'il arrive qu'on soit grand patriote tout en étant médiocre au point de vue religieux, la chose s'explique par le fait que le nombre de ceux qui se dirigent exclusivement par le sentiment est beaucoup plus considérable qu'on pourrait le croire.

Il y a aussi en cela une question d'éducation, d'habitudes, d'atmosphère, d'influence, de fierté. Et nous abordons par là le domaine de l'impondérable. Il est toujours difficile d'estimer la force qu'exercent encore sur une âme certaines habitudes fortement enracinées durant l'enfance, surtout chez ceux qui ont un penchant naturel à la sentimentalité et au mysticisme. Il est également impossible de savoir à quel point agit sur nous ce que nous respirons sous mode d'atmosphère. L'idéal qui a présidé à notre formation nous guide toujours un peu à notre insu.

Ce qui est certain, c'est que tout sentiment pour être *raisonné*, pour ne pas dégénérer en fantaisie ou en parade, doit être motivé par des données objectives. Nous n'avons de devoirs, nous ne sommes liés d'obligations culturelles qu'envers ce qui est supérieur à nous. Et si on est matérialiste, si on croit devoir son existence à un jeu *aveugle et déterminé* de forces, s'il n'y a pas eu d'*intention* ni de *liberté* à nos origines, pourquoi nous incliner, pourquoi nous jeter

dans la lutte ? La matière vaut-elle qu'on s'impose tant de privations et de sacrifices ? Si le mot Patrie ne couvre que combinaison d'éléments chimiques et mécaniques, pourquoi tant de beaux gestes ? Enfin, s'il n'y a pas d'idéal en fonction duquel se calcule le prix des choses, comment pouvons-nous conclure à notre valeur et à celle de notre culture ? C'est précisément en s'appuyant sur les exigences de l'idéal humain que le R. P. Delos, O. P., justifie le nationalisme ; et nous croyons que c'est là l'unique manière dont on puisse le faire. Or, la croyance à un idéal implique la croyance à une Intelligence suprême. Il n'y a pas à sortir de là. Un patriotisme raisonné suppose la croyance à un être principe et fin des choses.

Le patriotisme intégral repose sur la religion. Nous ne prétendons pas qu'on soit nécessairement patriote du fait qu'on accomplit ses devoirs de religion, mais nous prétendons qu'on ne saurait l'être intégralement sans pratique *religieuse*, car il y a patriotisme et patriotisme. Le vrai patriote est celui qui respecte sa race, son rang, le bien matériel et spirituel de ses congénères, la beauté et les richesses de son pays. Et il est bien difficile, quoiqu'on en puisse penser, de satisfaire aux devoirs d'un patriotisme entier sans satisfaire à ses devoirs envers Dieu et le prochain. Du moins, nous avons toujours cru jusqu'à présent que la science qui apprend à l'homme à être juste, tempérant, chaste, humble, soumis, dévoué, charitable,—qualités nécessaires à l'ennoblissement d'une race,—se confondait avec celle qui lui apprend ses devoirs envers Dieu. Il y a un quart de siècle et plus, il était de mode en France de proclamer avec emphase que la religion était un stupéfiant commode pour tenir en respect cette espèce de carnassier qu'est le bas peuple ; et en ces derniers temps il nous fut donné de rencontrer chez nous des gens qui se croyaient à date en répétant la même ineptie. Mais peut-être les événements se chargeront-ils de nous apprendre, à nous aussi, que la pire des brutes n'est pas toujours le peuple, et que le seul moyen de conserver les mœurs publiques est de conserver celles de ceux qui sont chargés de diriger. Ce n'est pas en mettant à leur tête des dilapidateurs du bien public et des monstres moraux que les nations deviennent grandes. La loi est la même à tous les degrés de l'échelle. Pour être bon citoyen, il faut pratiquer les vertus morales, et on ne les pratique *logiquement* que si

l'on croit à la spiritualité de son être et que si l'on reconnaît l'autorité d'un ordre éternel.

Enfin, quoique l'antinomie entre l'universel et le particulier soit disparue depuis longtemps, il en est qui persistent à croire que le catholicisme, en raison de son universalité, est un obstacle permanent au développement du patriotisme et du nationalisme. Le caractère particulier du patriotisme et du nationalisme semble incompatible avec les tendances universalistes de notre religion.

Il importe tout d'abord d'observer que le catholicisme ne crée pas les hommes mais les suppose. Il les suppose issus d'une race, d'une nation, d'une famille, habitant un lieu circonscrit et vivant à une époque déterminée. En second lieu, il n'a pas mission de les exterminer ou de les refaire, mais de les sauver. A l'exemple de la causalité divine qui traverse tous les êtres en respectant la diversité de leur nature et de leur mode d'opérer, il doit, sous peine de demeurer stérile, s'adapter aux sujets en lesquels s'exerce son action. Il n'y a influence réelle de l'un à l'autre que s'il y a contact ; et il n'y a contact que s'il y a adaptation. Ce qui touche l'un et le convertit, aura sur l'autre l'effet de l'eau sur roche. Le secret de l'action profonde, le secret de l'emprise irrésistible, n'est pas seulement celui de la puissance, mais celui de l'adaptation. Il est inutile de vociférer, si vous avez affaire à quelqu'un qui n'a pas d'oreilles. Cherchez un moyen approprié à ses capacités réceptives, et vous parviendrez à l'atteindre.

La loi est rigoureusement la même dans l'ordre spirituel. Il est inintelligent de croire qu'il faille, pour convertir les hommes, commencer par faire table rase de leurs coutumes et violenter leur tempérament ethnique. Comme c'est eux qu'il s'agit de parfaire, il importe de se plier aux modalités de leur nature. Dieu s'est bien *fait homme* ; saint Paul s'est fait tour à tour Athénien, Romain, Barbare ; le missionnaire du Japon se fait Japonais... Et après cela on trouverait trop fort que le curé de nos paroisses se fasse Canadien?... Quel paradoxe !

De plus, le catholicisme n'est pas simplement une rédemption et une régénération ; il n'est rédemption et régénération que parce qu'il est un idéal transcendant, une fin dépassant les visées de la nature. L'individu n'a besoin d'être racheté, renoué dans la grâce, soutenu par les énergies divines, que

parce qu'il lui incombe de poursuivre un but que les seules forces de la nature s'avèrent impuissantes à atteindre. Or il est absurde de proclamer que l'identité de but réclame l'identité ethnique des individus qui le recherchent. Nous devons aller à Dieu tels que nous sommes et avec les « talents » qu'il nous a si miséricordieusement départis.

Enfin, pour revenir à l'idée émise plus haut, si pour servir parfaitement sa nation, il faut l'orner de toutes les formes de l'honnêteté, quoi de plus propre à sauvegarder la pureté des races que les prescriptions de l'Évangile et les impulsions salvatrices de la grâce ?

Avant d'être force motrice, le christianisme est lumière, et la plus haute des lumières. Son premier effet est d'élargir le regard de l'homme et de le transfigurer. La forme de civilisation qu'il lui propose participe à la spiritualité de celle qui régit l'autre Cité. En outre, il lui apprend que, pour la réaliser, deux puissances ont été mises à sa disposition : les valeurs impliquées dans sa nature et les richesses de la grâce, qui sont venues s'insérer sur elles. Et alors on comprend que, loin de sousestimer les dons de la nature, le véritable catholicisme tend à les exalter. Considérés sous l'angle de la fin transcendante de l'homme, ces dons acquièrent une importance accrue. Il en est de même des devoirs d'épuration que comporte tout patriotisme sain. Mis en relation avec la vocation surnaturelle de l'individu, ils deviennent doublement impérieux. Ce qui revient à dire que le milieu préparé à l'individu par les nations catholiques est d'essence supérieure.

Il est donc manifeste que le fait de passer du plan inférieur de la nature à celui de la grâce, ne change rien à l'ordre des choses. La grâce ne bouleverse pas la nature, mais renforce et complète ses harmonies. Elle ne sépare pas ce que celle-ci a associé, mais appose son sceau à ses alliances. Si dans l'ordre naturel la religion est le fondement nécessaire du patriotisme, pourquoi ne le serait-elle pas dans l'ordre surnaturel ? Est-ce que la connaissance et l'amour de Dieu seraient moins efficaces et moins indispensables à l'accomplissement de nos devoirs nationaux, par là même qu'ils deviennent plus parfaits ?

Louis LACHANCE, O. P.,  
*du Collège dominicain d'Ottawa.*